

Leona G.Schamp

Mal Chaussé

ou la vie étonnante d'Oscar Violette

Leona G.Schamp

Mal Chaussé ou la vie étonnante
d'Oscar Violette

© Leona G.Schamp, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5656-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Ses chaussons glissaient sur le sol froid et lisse de sa chambre. Vêtu d'une robe de chambre grise et délavée, Oscar valsait seul autour de son lit, fredonnant un air que lui seul connaissait. Il souriait, tournait sur lui-même, faisant tourner sa cavalière invisible quand l'infirmière entra. Il la salua d'une inclinaison de la tête et poursuivit sa danse. Ses grands yeux marrons regardaient avec amour et intensité sa mystérieuse partenaire. L'infirmière attendait patiemment devant la porte, elle savait que lui demander d'arrêter ne servirait à rien. Quand il dansait, il n'avait pas la capacité de répondre, déconnecté de la réalité. Quand elle le vit ralentir pour saluer son public, l'infirmière s'approcha de lui, à petits pas, les mains en avant prête à le rattraper. Il vacillait toujours à la fin de la danse, le tournis l'emportait. Elle lui saisit alors les mains :

— Bonjour Monsieur Violette, jolie prestation ce matin, bravo !

— Je vous ai encore épatée Lucie ?

— Toujours Monsieur Violette, mais vous le savez, tout le monde n'a pas la même patience que moi, alors vous devriez faire attention.

— Je connais votre emploi du temps par cœur, s'empressa-t-il de répondre en lui faisant un clin d'œil. Je sais que c'est pas avec l'autre pimbêche décolorée que je pourrais...

— Chut ! l'interrompit Lucie. Elle est dans le couloir, elle fait marcher Madame Nouviot...Allez ! Finies les sottises, on s'assoit, on prend ses médicaments et on se calme un peu. Vous allez prendre l'air aujourd'hui et c'est Maxence qui vous accompagnera, et pas de tentative d'évasion cette fois !

Lucie ne souriait plus. Pour preuve, elle avait même levé son index en sa direction et avait froncé les sourcils.

Oscar savait qu'il avait dépassé les bornes la semaine dernière, pourtant il était certain de l'avoir vue de l'autre côté de la résidence, se promenant sous les cerisiers encore en boutons de la rue, juste là, devant lui, il l'avait vue passer derrière les hautes grilles. Il avait profité que la pimbêche décolorée remette l'écharpe de Monsieur Blanchart pour se sauver en direction de la grille d'entrée. Du haut de ses quatre-vingts ans, il était encore très alerte. Arrivé à la grille, ne pouvant l'ouvrir, il avait tenté de l'escalader. Bruno, le vigile de l'entrée était sorti de sa guérite, sans se presser, en terminant de consulter son téléphone. Il se planta devant Oscar, accroché à la grille les quatre membres écartés telle une étoile de mer collée sur un rocher. Le vigile enfonça les mains dans ses poches :

— Comment ça va Oscar aujourd'hui ? On dirait que tu as choisi l'activité

escalade !

— Déconne- pas mon pote ! Aide-moi à sortir de là, je t'en supplie !

Tout en le suppliant, Oscar tentait de monter son pied droit sur les grosses poignées en acier noir de la grille.

— Tu veux aller où comme ça ?

— Tu le sais ...je l'ai vue, regarde.

Il pointa son doigt vers la rue. Le vigile regarda à travers la grille. Il n'y avait personne dans la rue. Pas même un chat.

— Personne n'est passé Oscar, je l'aurais vue depuis ma guérite, c'est mon job tu sais, je vois tout, je sais tout.

— Tu branles rien, oui ! T'étais encore en train de jouer à ton machin là sur ton truc phone.

Oscar commençait à s'essouffler, ses pieds glissaient, ses mains tremblaient. La pimbêche les avait rejoints devant la grille après avoir fait asseoir Monsieur Blanchart sur un banc.

— Ça suffit Oscar ! Y'en a ras le bol !

— Lui gueule pas dessus toi ! Intervint le vigile. Tu sais bien qu'il n'a pas toute sa tête !

— Au lieu de me faire une leçon de morale, aide-le à descendre, tu n'aurais jamais dû le laisser grimper, si Monsieur Harchois apprend ça...

— Il n'apprendra rien, puisque tu ne diras rien, puisque c'est à ta vigilance qu'il a échappé...

Le vigile, se plaça derrière Oscar.

— Allez Oscar, comme à la piscine, à trois, tu te jettes en arrière, je te rattrape !

La pimbêche se mit à hurler.

— Non arrêtez ! Tu vas le tuer imbécile.

Oscar entendant l'infirmière s'énervier eut un grand sourire. Il la regarda et se mit à compter : un, deux, et trois...Tel un oiseau, il écarta les bras et se laissa tomber en arrière, profitant de sa chute. Le vigile le rattrapa, le remit sur pieds en lui tapant dans le dos.

— C'est la dernière fois Oscar. Arrête tes bêtises, tu vas finir par être privé de sortie.

— Ouh j'ai peur, ricana-t-il.

La pimbêche attrapa Oscar par le bras et l'emmena vers le banc où Monsieur Blanchart avait assisté à la scène, il avait tellement ri, qu'il fit remarquer à l'infirmière déjà bien contrariée qu'il aurait besoin d'être changé. Ils rentrèrent

tous les trois de la balade plus vite que prévu.

Lucie, elle, était gentille avec Oscar, elle l'écoutait toujours lui raconter ses histoires fantasques. Elle ne savait dire s'il débordait d'imagination, s'il était fou ou si quelque part certains passages étaient vrais. Tout ce qu'elle pouvait affirmer à cent pour cent, c'est qu'il l'attendait, cette mystérieuse femme, il l'attendait depuis le jour où il était arrivé dans ce centre pour personnes âgées, il y a maintenant deux ans. Dès le début, Lucie avait été charmée par Oscar, sa personnalité, sa gentillesse. Il ne semblait pas avoir besoin d'aide à première vue. Il était en assez bonne santé pour un homme de son âge même s'il souffrait d'une toux chronique. Il marchait, il courait même. Il était très adroit et habile. Les médecins affirmaient qu'il perdait la tête, qu'il pouvait se mettre dans des situations dangereuses. Mais il ne perdait pas la tête comme quelqu'un qui oublie les choses. Non, lui, se souvenait en détail de toute sa vie. Et c'est dans ses pensées qu'il se perdait. Alors, il avait décidé de venir vivre dans cette résidence. La nourriture n'y était pas mauvaise sans qu'elle soit bonne non plus, mais au moins elle était bel et bien existante. Il pouvait prendre une douche tous les jours, avoir des vêtements propres. Il n'était jamais seul, même si parfois cela pouvait lui manquer. La solitude, cette amie si fidèle, trop fidèle. Il l'avait aimée. Elle lui avait permis de se protéger, de se renforcer, de s'écouter. Mais elle lui avait aussi fait perdre quelques amis et la notion du temps aussi. Lucie regardait ce grand homme aux cheveux blanc immaculé prendre ses pilules une à une avec délectation. Oscar savait transformer n'importe quelle situation banale en spectacle, il aimait beaucoup amuser la galerie. Assis dans le fauteuil installé en biais près de son lit, il s'assit en croisant les jambes, se redressa et attrapa son verre d'eau entre le pouce et l'index, laissant l'auriculaire bien levé en l'air. D'une voix fluette, qui se voulait féminine il dit :

— La petite pilule orange, c'est pour mon teint, n'est-ce pas ma très chère Lucie ?

Lucie leva les yeux au ciel. Elle savait qu'il était encore parti dans une interprétation théâtrale et qu'elle allait passer du temps à lui faire avaler ses médicaments au détriment des autres résidents. Mais si elle ne restait pas, il ne les prendrait pas, une vraie tête de mule. Alors, une fois de plus, elle céda :

— C'est cela mon ami, je suis pressée aujourd'hui, faites vite mon cher.

— Bien, la blanche et rouge, c'est pour la fonte des graisses, j'en ai bien besoin !

Il s'attrapa le bas du ventre pour attraper le peu de gras qu'il avait sur le corps.

Puis, il masqua un petit rire avec sa main devant la bouche.

— Tant de manière, mon cher ami. Vous êtes aussi sec que la vieille branche que vous êtes !

CHAPITRE 2

Aujourd'hui, comme tous les matins à onze heures précises, Oscar irait voir Sybille à l'accueil pour prendre son courrier, s'il en avait. Tous les jours, le même rituel, la même attente, le même espoir. Sybille était l'assistante sociale du centre, c'est elle qui s'occupait d'Oscar depuis son arrivée. Elle connaissait une partie de son histoire. Elle venait prendre sa pause-café tous les matins avec Christiane la secrétaire, et François le concierge.

Le hall de la résidence ressemblait au hall d'un vieil hôtel luxueux. Il y avait des moulures tout au long du haut plafond en forme d'entrelacs. Les murs avaient conservé les boiseries d'une autre époque. Le décorateur avait sûrement voulu garder le style de l'ancien manoir qu'était cet établissement. Mais il y avait eu des ratés visiblement. Concilier architecture du dix-neuvième siècle et normes du médico-sociales du vingt-et-unième siècle n'était pas chose aisée. Ainsi, les murs au bois sculptés se retrouvaient ornés de barre de maintien pour que les patients puissent s'y accrocher pour marcher. Les escaliers en vieux chêne avaient été recouverts d'un lino couleur crème et deux ascenseurs avaient été installés sur le côté droit du bureau de l'accueil. L'accueil ressemblait, lui, à un accueil d'hôpital. Un long et haut comptoir blanc orné d'une tablette en bois séparait les résidents de Christiane. Elle avait fait en sorte de rendre cet endroit plus accueillant en disposant quelques plantes sur le bord du comptoir. Plantes, qui pour la plupart, étaient celles que les résidents donnaient car ils y étaient allergiques, ou qu'ils n'aimaient pas, ou parce qu'ils étaient décédés et que les plantes ne méritaient pas d'être jetées. Oscar vêtu de son pantalon à pince gris, de sa chemise bleue et de son gilet à carreaux arriva près du comptoir.

— Bonjour jolie fleur, comment allez-vous aujourd'hui ?

Personne ne répondit.

— Je vous trouve très en beauté ce matin, il semblerait que la lumière vous fasse le plus grand bien. Vous êtes-vous bien hydratée ce matin ?

Toujours pas de réponse. Et pour cause : Oscar s'adressait à l'orchidée de Madame Rousse décédée le mois dernier, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Tous les jours, elle parlait à son orchidée. Elle disait que grâce à cela elle restait fleuri, que parfois elle fanait parce qu'elle avait été contrariée par leur discussion et quand elle avait cessé de boudier, elle refleurissait. Oscar le savait, elle lui parlait surtout parce qu'elle se sentait seule et que Madame Rousse avait quelques secrets bien gardés de sa jeunesse tumultueuse qu'elle ne pouvait confier qu'à quelqu'un incapable de le répéter. Alors quand Oscar l'avait surpris

lui raconter la fois où elle avait volé la mobylette de son père pour aller au bal et qu'elle en avait profité pour s'enfuir avec un garçon plus âgé qu'elle, elle l'avait fait jurer de ne raconter son secret à personne. Il avait promis. Pour s'assurer que son secret serait bien gardé, parce qu'elle avait toujours peur de se faire gronder par son père pour ce vol, elle avait menacé Oscar de raconter à tous les autres qu'il aimait se déguiser en femme. Oscar n'avait pas peur du ridicule et de plus, il aimait se déguiser en femme. Il fit mine d'être pris au piège et la supplia de ne rien révéler, il protégerait son secret. Et, pour lui montrer sa loyauté, il lui promit qu'il s'occuperait de son orchidée si un jour elle quittait ce monde, pour être certain que ses secrets soient gardés à tout jamais. À la fin de leur conversation, elle l'avait regardé comme si elle le voyait pour la première fois et lui avait dit « bonjour Oscar ! ». C'est pourquoi, tous les matins, il saluait la plante avant Christiane, François et Sybille, sous leurs yeux amusés.

— Bonjour les jeunes, entama Oscar.

— Bonjour Oscar, répondirent Sybille et Christiane qui sirotaient leurs thés.

François quant à lui, se pencha au-dessus du comptoir pour lui serrer la main. Sybille était une jeune femme d'une trentaine d'années, elle n'avait jamais voulu révéler son vrai âge à Oscar, pour le laisser cogiter un peu. Petite, brune aux cheveux bouclés, elle avait le teint ensoleillé comme lui disait Oscar. Elle souriait toujours même quand elle avait des choses difficiles à annoncer. Toujours gentille, douce et compréhensive.

— Sybille, avez-vous des bonnes nouvelles pour moi ?

— Je n'en ai pas Oscar. Je vous l'ai déjà dit, dès que j'ai du nouveau, je cours vous chercher.

Elle avait penché la tête sur le côté et lui avait adressé un sourire compatissant. Oscar lui, se pinça les lèvres, baissa les yeux puis se reprit en prenant une légère inspiration qui le fit tousser. Sentant le malaise, François voulut détourner la conversation :

— Qu'est-ce que vous nous préparez aujourd'hui Oscar ? Une évasion à la Prison Break ? Une séance d'escalade ou bien une adaptation de la Cage aux Folles ?

— Une évasion à la quoi ?

— Laissez tomber Oscar, reprit Sybille. Puis se tournant vers François elle chuchota :

— Ne va pas lui donner de mauvaises idées toi !

— La Cage aux Folles ça je connais oui ! Mais cet après-midi, Maxence et Hicham viennent faire du potager, alors je vais me joindre à eux. Prévenez la

milice ! Plaisanta-t-il en s'éloignant.

Tandis qu'il rejoignait sa chambre en empruntant le long couloir, Christiane le regarda tristement.

— Il me fait de la peine à attendre l'impossible comme ça, tous les jours.

— Ça s'appelle l'espoir. On ne peut pas lui reprocher. Regarde comme il est en forme, c'est ça qui le maintient ...

— On ne sait même pas si elle existe cette bonne femme, renchérit François. Avec toutes les histoires qu'il raconte, va savoir s'il ne s'est pas emmêlé les pinceaux. Comment ça se fait que tu ne la retrouves pas avec les informations qu'il t'a données ?

— Je ne suis pas le FBI, je te signale. Je suis son assistante sociale. J'ai déjà fait un courrier à une adresse qu'il m'avait donnée mais je n'ai jamais eu de réponse. Et figure-toi que je n'ai pas que cela à faire, et que ça me fend le cœur.

— Imagine que tu la retrouves un jour, et qu'au final elle soit morte depuis longtemps !

— Je l'ai déjà envisagé...et je me demande si ce serait bien qu'il le sache.